

LA PLONGÉE

De Lydia Tchoukovskaïa

Le récit «La plongée» est si fortement inspiré de ses expériences personnelles qu'il me semble indispensable d'évoquer la vie de Lydia Tchoukovskaïa (1907-1996).

Pour ceux qui ne la connaîtraient pas encore, rappelons qu'elle était la fille de Korneï Ivanovitch Tchoukovski (1882-1969), auteur de contes pour enfants, poète, critique littéraire et philologue. Lorsqu'elle avait cinq ans, Lydia et sa famille partirent vivre à Kouokkala, en Finlande, jusqu'en 1917. A Kouokkala, vivait aussi le célèbre peintre Ilia Ephimovitch Répine, grand ami de Korneï Tchoukovski dont il réalisa un superbe portrait. Répine et Tchoukovski fréquentaient les grands talents de l'époque et Lydia enfant côtoya Chaliapine, Maïakovski, Korolenko et beaucoup d'autres.

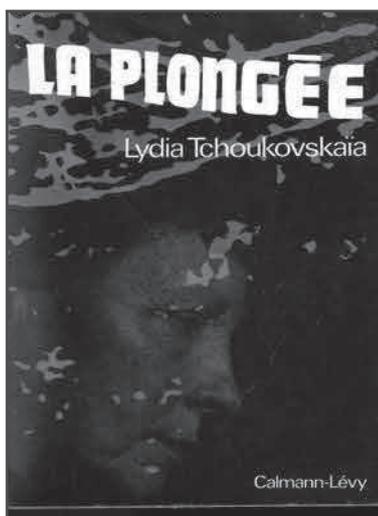
Après la révolution de février 1917, la famille revint vivre à Saint-Pétersbourg où Lydia était née. Son père travaillant dans des maisons d'édition, elle eut la chance d'y rencontrer entre autres Alexandre Blok mais aussi les

poètes acméistes Ossip Mandelstam, Nicolas Goumiliev et son épouse Anna Akhmatova qui jouera par la suite un si grand rôle dans son existence.

Après avoir étudié à l'Institut d'Histoire des Arts et pris des cours de sténo, Lydia commença à travailler, en 1928, dans la maison d'édition de littérature enfantine dirigée par S. Marchak.

L'existence de Tchoukovskaïa se déroulera pendant les années de plomb de la folie bolchevique. Déjà, en 1926, alors qu'elle était encore étudiante, elle avait été arrêtée, accusée d'avoir fabriqué un tract antisoviétique (en fait, le tract avait été tapé sur sa machine à écrire par l'une de ses amies, sans qu'elle en ait connaissance). Condamnée à trois ans de déportation à

Saratov, elle pourra revenir à Saint-Pétersbourg au bout de onze mois grâce à l'intercession de son père. On ne sait si elle l'était auparavant, mais elle sera désormais une dissidente convaincue et fera son possible pour aider ceux que le régime soviétique persécutait : Pasternak, et plus tard Siniavski et Daniel,



LIVRES

Soljenitsine, Sakharov. Dans son autobiographie, elle relate qu'en 1935, quelques mois après l'assassinat de Kirov, elle fut convoquée pour collaborer au NKVD en paiement de son retour anticipé d'exil ; malgré les menaces et les injures, elle réussit à résister.

Elle se maria une première fois en 1929 avec le critique littéraire César Volpé dont elle eut une fille, Hélène, en 1931. Peu de temps après leur divorce, en 1933, elle épousa Matveï Petrovitch Bronstein, un physicien, pionnier dans le domaine de la gravité quantique. En 1937, Bronstein fut arrêté et, malgré l'intercession de nombreux savants et hommes de lettres, ne réapparut plus. C'est là que le sort de Lydia Tchoukovskaïa se reflète dans celui de la narratrice de « La plongée ». L'héroïne du roman est aussi une femme de lettres dont le mari a été arrêté et qui a confié sa fille à sa tante pour partir quatre semaines à la montagne, dans une maison de repos pour écrivains. Lydia, elle, a dû laisser sa fille chez ses parents et s'enfuir de chez elle pour échapper à une arrestation plus que probable, après celle de son mari.

L'ouvrage « La plongée » a déjà été traduit et publié en France en 1974, il a été réédité l'année dernière dans une traduction revue par l'excellente traductrice qu'est Sophie Benech. Avant ce récit, commencé en 1949 et terminé en 1957, Tchoukovskaïa avait écrit « La maison déserte » de novembre 1939 à février 1940, également écho à ses propres épreuves, où cette fois c'est le fils de la narratrice qui est arrêté. Si la personnalité de l'héroïne de ce récit est moins proche de celle de Lydia que celle de Nina Sergueïevna dans « La plongée », nous y retrouvons les queues interminables que faisaient les mères, femmes ou filles des prisonniers dans la nuit et le froid devant les

établissements pénitentiaires pour obtenir le moindre renseignement sur le sort de ceux qui leur avaient été arrachés. C'est le sujet du récit « Les Lampadaires sur le pont », nouvelle que la narratrice de « La plongée » écrit probablement « pour le tiroir », car il n'est pas pensable de la publier. Comment ne pas évoquer Anna Akhmatova et son célèbre poème « Requiem » en hommage à toutes les femmes qui, comme elle, se sont trouvées dans ces files d'attente ? (Au total, elle y a passé dix-sept mois pour avoir des nouvelles de son fils). Nicolas Goumiliev, dont elle avait divorcé en 1918, avait été fusillé par les Bolcheviks en 1921 et leur fils Lev arrêté en 1938 et déporté au goulag pour de longues années. La poétesse était interdite de publication. C'est en 1938 que Tchoukovskaïa se lia d'amitié avec elle. Elle écrivit un journal de leurs entretiens, mais, craignant les perquisitions elle conserva les vers d'Akhmatova dans sa fabuleuse mémoire (dont le long « Requiem »).

Et voici l'explication du titre de notre récit : la plongée est une plongée dans la mémoire de la narratrice, mais aussi de la Russie.

« La mémoire est un précieux trésor de l'homme, sans elle il ne peut y avoir ni conscience, ni honneur, ni travail de l'esprit ».

Sophie Benech a mis cette phrase de Tchoukovskaïa en exergue de l'avant-propos qui précède le texte lui-même.

Dans notre récit, Nina Sergueïevna se lie d'amitié avec l'écrivain Bilibine. C'est par lui qu'elle apprend la signification de la formule « sans droit de correspondance » qui a été appliquée à Aliocha, le mari de Nina, comme elle avait été communiquée à Tchoukovskaïa après l'arrestation de Matveï Bronstein. En fait, il faut comprendre que l'exécution du prison-

nier a déjà eu lieu. A Nina qui se demande s'il est passé devant un peloton d'exécution, Bilibine répond qu'il a certainement été abattu d'une balle dans la nuque à l'improviste. Comment l'écrivain est-il au courant d'un tel procédé ? Nous apprenons qu'il a écopé de cinq années de camp dans les mines d'une montagne. Il le confie à Nina au cours d'une promenade en forêt, car, dans un lieu clos il faut se méfier de tout le monde et chacun y adopte une attitude conventionnelle et artificielle. Au fil des jours, les deux écrivains se sentent de plus en plus proches, de tendres sentiments semblent même s'éveiller entre eux. Outre les soins, les promenades et les jeux de cartes, les pensionnaires ont accès à un cinéma et aux nouvelles diffusées par la radio et les journaux. Ces nouvelles sont, bien sûr un complet lavage de cervelles, ce qui exaspère notre héroïne. Peu à peu, nous faisons connaissance avec d'autres hôtes du sanatorium. A la table qu'occupe la narratrice, outre Bilibine se trouve un jeune journaliste de la revue littéraire *Literatournaïa Gazeta*. Ayant appris par les journaux l'exclusion de Pasternak de l'Union des écrivains soviétiques, il ne fait pas de commentaire mais dira plus tard que les vers du poète sont en effet incompréhensibles et Nina n'arrive pas à percevoir ce qu'il pense vraiment. Rappelons qu'Akhmatova a été aussi radiée de l'Union des écrivains en 1946 et que Tchoukovskaïa le sera également. Un autre hôte de la maison de repos est Weksler, un vieux poète juif, qui a perdu son fils de dix-huit ans sur le front d'Ukraine, pendant la grande guerre patriotique. Lui-même sera d'ailleurs arrêté au sanatorium pendant la nuit ; on est en pleine période de soi-disant délits de « cosmopolitisme », on vient chercher les Juifs et tous ceux qui pourraient avoir un contact

avec des étrangers, mais aussi on arrête une deuxième fois « les récidivistes » ceux qui ont subi une première arrestation et ont été libérés, comme la sœur de la surveillante du sanatorium, Lioudmila Pavlovna. Le gros monsieur atteint d'hypertension a, lui, eu sa femme et deux de ses enfants brûlés par les Allemands dans le ghetto de Minsk.

Contrastant avec l'atmosphère oppressante de l'établissement, la nature environnante apaise et reconforte Nina Sergueïevna : les bouleaux, les sapins, le ruisseau, la neige immaculée et protectrice. Cette montagne immuable et bienveillante a vu se dérouler les horreurs de la guerre et des camps comme en témoignent les tombes que la narratrice découvre parfois en se promenant.

Et puis, il y aura la grande désillusion de Nina. Bilibine lui avait raconté une histoire poignante dont il avait été le témoin lorsqu'il était bagnard dans la mine, il en a écrit le récit pour le publier. Or, ce qu'il lui donne à lire n'a plus rien à voir avec le véritable dénouement de l'histoire, l'écrivain a voulu plaire à Staline et à ses acolytes. La réaction de Nina est violente.

Le séjour dans le sanatorium prend fin, c'est le retour à Moscou. Bilibine a repris son amabilité de façade en disant adieu à Nina. Elle va retrouver la ville où tout lui paraît noir et aussi sa grossière voisine. Au cours de ses « plongées », protégée par la montagne immaculée, elle avait cru rencontrer une âme sœur, et peut-être était-ce vrai, mais la cruauté de l'époque oblige les gens à mentir pour survivre.

Lydia Tchoukovskaïa n'a jamais transigé avec ses convictions, elle a donc été interdite de publication et condamnée à l'oubli jusqu'en

LIVRES

1987. Lorsque l'étau s'est enfin desserré, elle a été reconnue et a même reçu divers prix à la fin de sa vie. En 2011, Hélène, qui avait inlassablement défendu Soljenitsine et œuvré à la publication des écrits de sa mère et de son grand-père, a reçu le prix Alexandre Soljenitsine.

MARIE-JOSÉ SELAUDOUX

«*LA PLONGÉE*» de *LYDIA TCHOUKOVSKAĪA*.

Éditions : Le bruit du temps, 210 p. 8,00€

1) Acméisme : mouvement poétique russe connaissant son apogée au début des années 1910 et s'opposant au symbolisme. Son nom vient du grec « acmé » (apogée)

2) Les écrivains Andreï Siniavski et Iouli Daniel, accusés d'avoir publié sous des pseudonymes des documents antisoviétiques édités à l'étranger avaient été condamnés le 14 février 1966 à respectivement sept ans et cinq ans de réclusion criminelle.